



Les enfants, on les élève comment?

LE POINT DE VUE DE FAMILLES COLOMBIENNES ET QUÉBÉCOISES



C

Comment les familles colombiennes élèvent-elles leurs enfants? Quelles valeurs sont importantes à leurs yeux? Ont-elles une perception différente de ce qu'est la maltraitance ou la protection de la jeunesse?

Entrevue avec Alexandra BOILARD, candidate au doctorat, École de psychologie, Université Laval, boursière METISS

par Andréanne Boisjoli

C'est un stage en protection de la jeunesse et un intérêt marqué pour la culture latino qui ont amené Alexandra Boilard, étudiante au doctorat en psychologie, sous la direction du chercheur METISS Yvan Leanza, à se pencher sur ce sujet. « Je me

suis rendu compte qu'il y avait certaines choses qui fonctionnaient plus ou moins dans les interventions auprès des familles immigrantes, explique-t-elle. Et on sait qu'il y a une surreprésentation des communautés culturelles à la Direction de la protection

de la jeunesse (DPJ), incluant les enfants latinos ». Elle a donc voulu savoir, en s'adressant directement aux familles d'origine latino-américaine, comment celles-ci se représentent les pratiques parentales, la maltraitance et la protection de la jeunesse. Les Colombiens, communauté migrante latino la plus nombreuse à Québec, se sont imposés comme une cible de choix pour son étude.

Pour sa recherche, Alexandra a utilisé un devis mixte. Elle a eu recours à des échelles, utilisées en psychologie, permettant d'identifier la prépondérance de certains ensembles de valeurs. L'échelle de *familismo*, comme son nom l'indique, porte sur « les valeurs familiales, l'interdépendance des membres, l'importance de se dévouer à la famille, de protéger le noyau familial », explique Alexandra. « Plus on obtient un score élevé à cette échelle-là, plus on endosse le *familismo* », résume-t-elle.

Une autre échelle a été utilisée pour mesurer une conception plus rigide des rôles sexués, le fait d'accorder une importance marquée à la place de l'homme dans la famille, à un style parental plus autoritaire, mais aussi à des concepts comme le courage, la force et la protection de la famille.

Certaines études ont démontré une corrélation entre un score élevé à ces échelles et des comportements éducatifs plus maltraitants, ainsi qu'à une tendance

à ne pas chercher de l'aide extérieure en cas de problèmes. Cependant, il s'agissait d'enquêtes quantitatives « Ce qui a été rarement fait, précise Alexandra, c'est d'essayer de comprendre comment ces échelles peuvent s'articuler dans le discours de ces familles ».

L'étudiante a donc fait passer ces deux questionnaires à 19 parents colombiens (7 pères et 12 mères) de la région de Québec. Des familles qui, précisons-le, n'ont jamais eu affaire avec la protection de la jeunesse. Un autre questionnaire sur l'acculturation, évaluant leur degré d'identification à leur culture d'origine (colombienne) et à la culture québécoise, a été ajouté. Elle a aussi organisé des groupes de discussion lors desquels elle abordait avec eux des sujets tels que les pratiques parentales et la discipline des enfants, leur définition de la maltraitance, et leur perception de la protection de la jeunesse au Québec. Enfin, elle les a invités à exprimer leur opinion au sujet de trois mises en situation concrètes sur des pratiques disciplinaires précises afin de plonger les participants dans une situation « réelle ».

À des fins de comparaison, 30 parents d'origine québécoise (essentiellement des mères) ont également été conviés à participer à la recherche. Les mêmes questionnaires leur ont été distribués, ainsi que les mêmes questions et mises en situation lors des groupes de discussion. Seule l'échelle d'acculturation n'a pas été utilisée pour cette population.

Comme souvent en recherche, le recrutement a été laborieux. Devant la difficulté de trouver des participants au sein des écoles et des organismes communautaires de la région de Québec, Alexandra a dû réaliser sa recherche principalement auprès de parents ayant un haut niveau de scolarité (en moyenne un diplôme universitaire de premier cycle), dénichés grâce à des contacts dans ce milieu. Si l'homogénéité de cet échantillon introduit sans aucun doute un biais dans l'étude, il demeure, rappelle Alexandra, que la population migrante d'origine colombienne du Québec est davantage scolarisée que la moyenne québécoise, et l'étude, nous dit-elle, a produit des résultats intéressants.

Colombiens et Québécois : des ressemblances

Sans grande surprise, les Colombiens ont obtenu des scores significativement plus élevés que les Québécois aux échelles portant sur la famille et les rôles sexués. Ils ont aussi montré, en moyenne, une identification plus grande à la culture colombienne qu'à celle de leur société d'accueil, la culture québécoise.

Au-delà de ces données statistiques, il est intéressant de noter qu'entre les parents des deux groupes, de nombreuses similitudes ont été mises en évidence. La perception de plusieurs rôles paren-

L'équipe FRQSC METISS (Migration et Ethnicité dans les Interventions en Santé et en Services sociaux) est une équipe en partenariat entre le département de communication sociale et publique de l'UQAM et le Centre de recherche SHERPA du CSSS de la Montagne - Institut universitaire. Elle compte parmi ses membres les chercheurs et praticiens-chercheurs suivants :

Membres réguliers

Catherine Montgomery
(dir. scientifique)
Patrick Cloos
Daniel Côté
Habib El-Hage
Sylvie Gravel
Vania Jimenez
Yvan Leanza
Josiane Le Gall
Lilyane Rachédi
Guyline Racine
Jacques Rhéaume
Ellen Rosenberg
Bilkis Vissandjée
Spyridoula Xenocostas

Membres

collaborateurs
Normand Brodeur
Grace Chammas
Geneviève Cloutier
Marguerite Cognet
Valérie Desomer
Ana Gherghel
Ghayda Hassan
Isabelle Hemlin
Nicole Huneault
Fasal Kanouté
Réal Lizotte
Soumya Tamouro
Michèle Vatz-Laaroussi
Margareth Zanchetta

www.equipemetiss.com



taux, par exemple, est semblable. Ainsi, pour les Colombiens comme pour les Québécois, un parent doit être soutenant, affectueux et à l'écoute de ses enfants. Les moyens préconisés pour la discipline sont les mêmes. Selon Alexandra Boilard, les deux groupes sont généralement d'accord en ce qui concerne l'acceptabilité de corrections mineures, « comme serrer un bras, donner la fessée ».

« Pour nous, il est très important de montrer l'amour. Un parent colle ses enfants tout le temps, leur dit : je t'aime. On leur donne des baisers, on les étreint pendant qu'on lit une histoire, je t'accompagne si tu as peur, je vais t'accompagner à côté de ton lit pour que tu puisses dormir. [...] Et ne pas exprimer l'amour pour nous, c'est comme les laisser un peu abandonnés ».

- Une participante colombienne

Même ressemblance lorsqu'on aborde leur définition de la maltraitance. « Qu'on soit québécois ou colombien, explique Alexandra, on se représente la maltraitance de la même façon. C'est-à-dire qu'il y a une composante physique, donc vraiment frapper son enfant, lui faire mal, et aussi une composante psychologique : le menacer, l'insulter ».

Il ressort aussi des discussions que la DPJ suscite

des craintes dans les deux milieux. « Les parents rapportent qu'ils ne savent pas c'est quoi, la DPJ, souligne l'étudiante. On comprend sa légitimité, mais on ne comprend pas le bien-fondé de certaines interventions. Tous m'ont rapporté des sentiments de peur assez importants par rapport à la DPJ : peur que la police puisse arriver et enlever les enfants ».

Chez les Colombiens, plus particulièrement, l'État québécois est perçu comme très intrusif par rapport aux familles, à l'intimité du noyau familial. « Ils ont l'impression qu'au Québec, ce ne sont plus eux qui sont responsables de leurs enfants, c'est l'État. C'est quelque chose qu'ils trouvent très effrayant et très inhabituel. En Colombie, l'État n'a rien à faire dans les familles. Il y a un système de protection de l'enfance, mais il n'est pas très actif au sein même des familles ».

Mais aussi, des divergences

Les deux groupes diffèrent, en revanche, sur leur représentation de la notion d'autonomie chez les enfants. Mise de l'avant par les parents québécois, qui tiennent à ce que leur enfant soit capable de se débrouiller par lui-même une fois adulte, l'autonomie a un sens différent pour les parents colombiens rencontrés. Ces derniers, en effet, souhaitent que leurs enfants soient autonomes tout en demeurant tournés vers la famille. Ils sont souvent d'avis, par ailleurs, que les enfants québécois ont trop d'autonomie, et jouissent d'une liberté excessive et mal utilisée. Plusieurs Colombiens déplorent la culture individualiste qui prévaut ici.

« Pour nous, il y a des pratiques intolérables, inacceptables que vous faites ici [...] l'excès de culte à l'individu, à l'individualité. Et les mecs, ils se suicident et parfois, personne ne sait. Mais, il arrive à pourrir là. Tandis que dans notre société, un individu qui manque, vous voyez, on le cherche, qu'est-ce qui se passe, on est là, on est la société. Pour nous, la famille, la société, l'entourage social, c'est très important par rapport à vous, qui faites de l'individu, quelqu'un qui achète, consomme et meurt tout seul ».

- Un participant colombien

Pour en savoir plus...

Disponible bientôt : Boilard, A. *Représentations des pratiques parentales, de la maltraitance et de la protection de la jeunesse : une comparaison entre parents québécois et colombiens*. Thèse de doctorat en psychologie, Université Laval.

En termes de gestion des conflits, Québécois et Colombiens n'ont pas, non plus, les mêmes pratiques. En cas de problèmes, les mères d'origine québécoise qui ont été rencontrées pensent à chercher de l'aide auprès des institutions : elles se tournent vers leur CLSC ou leur médecin de famille. Les parents colombiens préfèrent gérer les conflits à l'intérieur de la famille. Ils craignent, avant tout, que les ressources extérieures ne les comprennent pas, ou entretiennent des préjugés envers leur culture. « En Colombie, précise Alexandra, les personnes utilisent peu les services en psychologie lorsqu'elles ont des problèmes avec leurs enfants. On va consulter le médecin si on a un problème physique vraiment important, mais ce n'est pas dans la culture de se tourner vers les ressources de santé pour des conflits avec les enfants, par exemple ».

Enfin, la réussite comme parents est aussi évaluée de manière différente entre les deux groupes. Les parents québécois insistent sur le droit à l'erreur, sur le fait que le rôle de parent en est un qui s'apprend au fil du temps. Les

parents colombiens n'abordent pas cet aspect. Pour eux, ce qui est central dans leur réussite en tant que parent, c'est de donner à leur jeune un accès à l'éducation universitaire. Ils considèrent avoir réussi comme parent le jour où leur enfant fréquente l'université.

Des données utiles pour l'intervention

Selon Alexandra, mieux connaître les représentations de la population migrante auprès de laquelle ils travaillent peut permettre aux professionnels de mieux intervenir et ultimement, de considérer la diversité dans toutes les formes d'intervention. « Par exemple, souligne-t-elle, la perception de l'intrusion de l'État. L'intervenant qui a ça en tête peut certainement adapter son intervention et se rendre compte que sa présence auprès de la famille peut être difficile à vivre. Ou encore être ouvert du moins à en discuter. Discuter du fait que ça peut être difficile de venir me voir aujourd'hui parce que vous avez des problèmes avec vos enfants ».

De vives craintes ont été exprimées vis-à-vis de la DPJ au sein

des deux populations rencontrées. Et pourquoi pas, suggère l'étudiante, une campagne de marketing social? Démystifier le fonctionnement de la protection de la jeunesse via une campagne de sensibilisation qui miserait sur les services offerts, et sur l'aide pouvant être apportée par la DPJ, plutôt qu'uniquement sur la menace qu'elle représente?

« Cette étude, conclut-elle, renforce l'idée que c'est important de s'intéresser à l'intervention interculturelle et à la formation des intervenants. Il faut avoir des compétences spécifiques en interculturel, surtout quand on travaille avec des familles immigrantes. Finalement, il y a des différences, mais il y a des similarités. La culture, c'est complexe. Il faut s'intéresser à ces similarités et à ces différences-là, et ne pas nécessairement prendre pour acquis qu'on est différents ou que les parents migrants ont nécessairement des comportements maltraitants à l'égard de leurs enfants. » ■

Entre-vues est une publication de l'équipe METISS qui a pour objectif de faire connaître les recherches et activités de ses membres. Elle s'adresse aux intervenants et gestionnaires du réseau de la santé et des organismes communautaires, aux chercheurs et aux étudiants intéressés par les questions liées à la pluriethnicité. Elle est disponible gratuitement : <http://www.sherpa-recherche.com/partage-des-savoirs/bulletin-entre-vues>

Graphisme et mise en page : Andréanne Boisjoli

Équipe METISS, CSSS de la Montagne, Institut universitaire au regard des communautés culturelles. 1801, boul. de Maisonneuve O., 6e étage, Montréal (Qc.) H3H 1J9

CIUSSS du Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal

514-934-0505 poste 7611, andreanne.boisjoli.cdn@ssss.gouv.qc.ca

ISSN 1923-5593 (imprimé)

ISSN 1923-5607 (en ligne)

Dépôt légal - Bibliothèque du Canada, 2015

Dépôt légal - Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2015

© Équipe METISS, CSSS de la Montagne - IU, 2015. Tous droits réservés



UQÀM

SHERPA
Recherche. Immigration. Société.

Centre de santé et de services sociaux
de la Montagne



Centre intégré
universitaire de santé
et de services sociaux
du Centre-Ouest-
de-l'Île-de-Montréal

Québec